

LE CHANGEMENT

Réunion-Débat animée par
Jérôme MONOD et Philippe BRONGNIART

Mardi 29 mai 2009

Un mot d'introduction

Jérôme MONOD

Le changement

C'est un phénomène plus complexe et plus important que je l'imaginai, et je choisis de le situer au niveau de la nature morale au sens large de l'individu et de la société, et non pas à celui des progrès de la science (l'homme artificiel), de la technologie ou de la planification physique.

Je le caractériserai ainsi :

- il touche à des valeurs qui relèvent du domaine de l'âme,
- Il a un impact très fort au-delà des frontières et au cœur de la société,
- Le monde n'est plus le même après.

Pour mieux exprimer ce qu'est le changement, nous sommes convenus de parler à deux voix, c'est-à-dire avec des regards croisés sur le monde.

Philippe Brongniart parlera du Japon, une civilisation lointaine. Moi-même de trois domaines : l'aménagement du territoire, l'entreprise, la politique.

Pour terminer ce petit propos introductif, je citerai deux changements très généraux et très inquiétants, que l'on retrouve plus au moins dans nos pays :

- le développement de la violence,
- le pouvoir de l'argent.

Intervention de Philippe BRONGNIART

Le thème de cette réunion vient d'une conversation récente avec Jérôme Monod où nous discutons des changements rapides du monde.

Il se trouve que je revenais d'un séjour au Japon, impressionné une fois encore (et après bien d'autres) par la capacité de la société japonaise à affronter depuis 50 ans les bouleversements indispensables à sa survie :

- d'une part en les identifiant et en les comprenant,
- d'autre part en mettant en œuvre avec une efficacité redoutable des politiques associant toutes les parties prenantes, administrations, entreprises, universitaires, chercheurs, et conduisant ainsi des changements de cap spectaculaires.

Dans les années 1970, les japonais ont pris très au sérieux le premier choc pétrolier (ce qui n'a pas été le cas ici !). Ils y ont vu une menace majeure pour la sécurité du pays. Ils ont développé, en réponse, une industrie manufacturière, première exportatrice mondiale qui a stupéfié le monde dix ans plus tard.

- En 1980, ils ont identifié les technologies de l'information comme la nouvelle frontière, moteur exceptionnel de croissance et de productivité. Ils sont devenus depuis, la société la plus informatisée du monde.

- En 1990, à travers une crise profonde et longue, ils se sont concentrés sur la formation de toute la population - pour la rendre capable de se repérer et d'agir dans un univers transformé.

Aujourd'hui, ils sont menés par la conviction que leur salut passe par une nouvelle étape, dans les technologies les plus avancées, nanotechnologies, biotechnologies, robotique, nouveaux matériaux, etc.

Je me suis demandé quels étaient les moteurs de cette aptitude au changement. J'en ai vu deux :

- une angoisse permanente face aux menaces internes et externes qui pèsent sur le pays ; ce sentiment de précarité est ancien, il est entretenu par la dépendance du pays pour son alimentation en matières premières et par son isolement ; ce que l'on peut admirer, c'est que cette peur crée de la lucidité et de l'action ;

- une cohésion sociale et humaine basée sur des valeurs et une éthique venant du fond des âges ; comme de nombreux auteurs l'ont décrit, elle entretient la conscience d'une obligation de devoirs, de fiabilité ainsi qu'une remarquable aptitude à travailler en équipe.

Par comparaison, il me semble que notre capacité à aborder les changements du monde a considérablement baissé.

On pourrait dire que notre société vieillit ; mais les japonais vieillissent (démographiquement) plus que nous.

On peut aussi accuser l'ampleur et le rythme du changement qui défie notre capacité à s'accorder et à s'organiser... et nous fait perdre la tête.

On peut par ailleurs avancer que la France a un sentiment d'immunité et de protection entretenu par les gouvernants et qui atténueraient par miracle les risques ou les chocs les plus extérieurs.

Toutes ces questions ouvrent de larges débats. Mais on voit bien que derrière la crise économique se profile une crise grave de la société et de ses valeurs.

C'est ce que laisse entendre Jérôme Monod dans les dernières pages de son livre. Et cette inquiétude n'est pas effacée par le mince espoir qu'il esquisse dans sa dernière phase : « Peut-être le monde de demain ne sera-t-il pas inéluctablement invivable ».

Philippe BRONGNIART

Intervention de Jérôme MONOD

Propos liminaires

Claude Lévi-Strauss

En 1966, devant le Groupe 85, il disait : « *L'ethnologie étudie des sociétés irréductibles, séparées par des discontinuités totales dans le temps et dans l'espace...* ».

Il ajoutait : « *Si j'avais à exprimer mon opinion sur l'Occident, je dirais que, malgré ses succès techniques évidents, sa philosophie morale a fait faillite. L'humanisme s'est révélé incapable de protéger l'homme contre lui-même, et a préparé par-là les grandes catastrophes que nous avons tous présentes à l'esprit* ».

Je note deux choses :

- on voit que Lévi-Strauss situe le changement à sa vraie place, dans une morale de la société, non pas dans les progrès techniques ou économiques,
- il a une vision pessimiste du changement.

Jean Bernard

En 1966, dans le même Groupe 85, il parle des progrès de la découverte du code génétique et des manipulations génétiques futures, de l'originalité biologique de chaque individu, et je cite « *Le bonheur de l'homme doit être recherché dans le respect et la connaissance des individus...* ». Il parle de la vie de l'enfant dès la conception ; il parle des agressions extérieures, alcoolisme, accidents de la route, qui vont en s'aggravant et sur lesquelles on pourrait agir ; il parle de l'aménagement du milieu pour améliorer les relations de l'homme avec son milieu.

Et je le cite encore. Il parle de « *l'éducation conçue pour permettre à l'homme d'apprendre et de s'adapter aux changements. Le bonheur dépend en grande partie de son éducation* ».

On voit dans ses propos que les changements scientifiques sont prévisibles longtemps à l'avance (l'homme de l'an 2000), et que le changement le plus profond et qui a trait à l'âme, est celui de l'éducation bien conçue. On le savait depuis les Anciens. Mais on l'oubliait périodiquement.

L'aménagement du territoire

Les changements, au sens où je les ai définis, les plus profonds et innovants concernent quatre points.

1. L'autorité dont les hommes ont besoin pour changer, et ce que l'on a appelé dans l'aménagement du territoire le volontarisme.

Ce n'est pas la première fois qu'on mêle autorité et changement. Mais le Général de Gaulle, Georges Pompidou et Olivier Guichard ont en fait créé avec la Datar plus qu'une ardente obligation : une sorte de « dictature » orientée vers l'intérêt général pour tenir compte des migrations humaines et de la préparation de l'avenir (grands projets).

Seule une autorité forte permet une grande politique pour le territoire. Citons comme exemples d'une telle autorité le comité de décentralisation, la hiérarchie urbaine, les conversions inéluctables.

A la même époque, le plan, lui, se tourne vers la politique des revenus et la politique de l'emploi.

2. La décentralisation, non pas dans les institutions et les pouvoirs locaux en eux-mêmes, mais conçue comme une philosophie : donner la parole aux hommes sur le terrain, dans les entreprises, en matière « régionalisation et dialogue social » par exemple.

3. La naissance de nouvelles politiques qui concernent directement la société et ses aspirations : environnement, valeur de l'espace, ressources de la nature, prix du silence, de l'espace vide.

4. Le basculement historique de la politique de l'aménagement vers le développement des villes, comme à l'époque qui a suivi le haut Moyen-âge avec les villes franches et les villes royales.

Quatre points auxquels il convient d'ajouter les rôles nouveaux de la dimension, de la recherche et de la culture, de la mobilité par de nouveaux schémas de communication. On perçoit plus complètement le rôle dynamique et moderne des villes.

L'entreprise

C'est là où l'on situe généralement le dynamisme, la création de richesse, le goût du pouvoir et de l'argent. Mais il y a plus important.

Le premier grand changement, c'est l'ouverture sur le monde, la connaissance, l'adaptation aux civilisations, aux cultures, aux traits spécifiques des nations du monde.

C'est plus que la conquête de parts de marché, c'est la recherche du bon équilibre entre ce que l'on apporte et ce que l'on reçoit ; car ce changement ne supprime pas le sentiment d'appartenance et d'enracinement de l'entreprise dans son milieu ou dans son pays d'origine.

Le second, c'est une autre façon de voir l'entreprise, non plus seulement en fonction du chiffre d'affaires, des ratios, mais en fonction de son utilité sociale, de ses fins d'intérêt général qui conditionnent sa bonne insertion dans le monde.

Troisième grand changement, le fait que, de plus en plus, on comprend que l'entreprise exige à tous les niveaux de sa direction et de sa gestion la pratique d'une vertu : celle du courage moral (qui est beaucoup plus que la pratique de la bonne gouvernance).

Ainsi peut-on mieux comprendre et agir sur la crise financière et la crise morale du capitalisme.

La politique

C'est le plus noble des métiers, qui se fonde sur l'intérêt général et s'intéresse d'abord au bonheur des peuples.

C'est, en même temps, le plus décrié et le plus décevant. Il a des aspects moins reluisants et notamment sa soumission à l'opinion publique, qu'elle suit plus qu'elle ne l'inspire. Les intérêts particuliers l'emportent sur l'intérêt public : argent politique, lobbies, pressions de toutes sortes.

Le changement le plus profond, c'est l'influence excessive de la communication et des médias. Une société où ce qui compte est ce qui expose le plus, donne en spectacle, réduit la pensée et pollue la réflexion. Il s'en suit vulgarité et abaissement de l'opinion publique et de la politique tandis que le débat public s'efface.

Il y a une nécessité du langage de la vérité et du courage moral pour l'homme politique, qui joue avec les mots pour la conquête et l'exercice du pouvoir, Face à Démosthène qui déclare : « il faut que les voix fortes s'élèvent » (entrée dans la guerre du Péloponnèse), Socrate se tait mais donne en exemple muet sa mort pour la vérité.

La politique ne peut pas ignorer les bouleversements du monde, sauf à n'être plus rien.

Sur le plan de l'homme et de la société, elle doit être à l'affût des valeurs universelles qui apparaissent peu à peu. Pour Gandhi, c'est le refus de l'inégalité ; pour Mandela, le refus de la servitude ; pour de Gaulle : celui de la fatalité ; pour Jean XXII, l'âme n'est pas prisonnière de l'institution.

Sur le plan des sociétés et des nations qui s'élèvent et qui s'abaissent (comme la dérive des continents), la société doit être attentive à la disparition, à l'affaiblissement ou à l'émergence des sociétés du monde.

Prenons l'exemple de la guerre de Corée (1950-1953), « the coldest war ».

- La Corée, à l'époque, n'était pas grand-chose, malgré son histoire.

- La Chine s'affirme comme gendarme des nations pauvres du tiers monde en intervenant contre l'impérialisme américain,
- L'URSS se distancie de la Chine par la possession de la bombe A, le retrait progressif de sa coopération économique, et s'occupe essentiellement de l'Europe de l'Est et de l'Afrique.
- Aux Etats-Unis, Truman renonce au plan de l'isolement et définit le containment par un partage du monde.
- L'Europe reçoit les dollars du plan Marshall et des conseils, mais ne compte guère.
- La France s'apprête à recevoir, après les premières décolonisations un nouveau statut avec le général de Gaulle qui veut la remettre sur la scène mondiale.
- Les pays du tiers-monde, qui ont suivi plutôt la Chine que l'URSS, sont aujourd'hui plus radicaux dans leur démarche.

La guerre de Corée a entraîné plus de dix millions de morts. Mais en quelques années, c'est la fin de la seconde guerre mondiale et un changement du décor mondial.

Conclusion

Les changements majeurs, ceux des esprits, des comportements, des relations des individus avec leur société, ont une répercussion souvent rapide et jusqu'aux frontières du monde, surtout lorsqu'ils sont de nature sombre et mauvaise : violence, corruption, trafic d'êtres humains.

Pour contrebalancer, il faut redécouvrir son identité, la singularité de ses appartenances, et la valeur de l'individu.

Jérôme MONOD